

ECRITURE PRE-ALPHABETIQUE ET ALPHABET EN ITALIE ET DANS LES PAYS EGEEENS

Depuis un certain temps déjà, l'archéologie nous a permis de connaître de manière assez précise et sûre la date et les conditions de l'introduction de l'alphabet en Italie. Plusieurs alphabets, complets ou incomplets, et doublés parfois d'exercices de formation des syllabes à l'aide des différentes voyelles, ont été trouvés en Italie centrale, soit gravés sur une tablette d'ivoire comme celui de Marsiliana, soit peints sur des vases¹. Bien que la chronologie archéologique de cette période soit encore discutée² et ne puisse être fixée qu'avec une approximation d'au moins dix ou vingt ans, ces découvertes permettent de situer l'apparition de l'écriture alphabétique en Italie centrale vers la première moitié du VII^e siècle. A cette époque, la route des mers italiennes était retrouvée depuis un demi siècle ou peut-être même un siècle par les marins eubéens, pionniers de la colonisation grecque d'Occident, et, depuis lors, les relations étaient devenues de plus en plus étroites entre le monde grec et l'Etrurie, par l'intermédiaire des colonies grecques récemment fondées sur les côtes de l'Italie méridionale et de la Sicile. Deux vases ornés d'inscriptions, découverts à Cumes³, jalonnent le

¹ Ces faits ont été résumés en dernier lieu par J. Février, dans son *Histoire de l'écriture*, Paris, 1948, p. 437 suivv. Voir aussi l'étude plus ancienne de D. Diringer, *L'alfabeto nella storia della civiltà*, Florence 1937, p. 371 suivv. Parmi les études récentes, voir principalement Rhys Carpenter, *The Alphabet in Italy*, dans *Amer. Journ. Archaeol.*, XLIX (1945), p. 452 suivv., et M. Lejeune, *Vases protocorinthiens inscrits*, dans *Rev. Et. Anc.*, XLVII (1945), p. 101 suivv.

² L'étude la plus récente est celle de Fr. Villard, *Mélanges d'Arch. et d'Hist.*, 1948, p. 6 suivv.; voir nos remarques dans *Rev. Arch.*, XXV (1950), p. 182 suivv. Une nouvelle étude de Fr. Villard et de G. Vallet, vient de paraître dans le *Bull. Corr. Hell.*, LXXVI (1952), p. 289 à 346.

³ De ces deux vases, le plus ancien, avec alphabet et inscription, est datable de la fin du VIII^e siècle, l'autre, avec inscription, du milieu du VII^e siècle. Voir à leur sujet *Mon. ant.*, XXII, p. 231 et 307 suiv.; *Not. Scavi*,

chemin suivi de Grèce en Italie par l'écriture alphabétique, qui s'était au VIII^e siècle répandue dans le monde hellénique; chemin qui passe par les colonies grecques de l'Italie méridionale et de la Sicile. Les alphabets étrusques et les autres alphabets italiques apparentés se présentent en effet comme ne venant pas directement de l'alphabet consonantique phénicien¹, mais comme dérivés indirectement de lui à travers un type archaïque d'alphabet grec du groupe occidental ou antérieur à la scission entre les deux groupes, dans lequel le X n'avait pas la valeur du *chi* des alphabets grecs du groupe oriental, où H marquait l'aspiration, et où subsistaient notamment le *digamma* (F) et le *qof* (Q).

En regard de ces données archéologiques, il convient de mettre la tradition selon laquelle l'écriture aurait été introduite en Etrurie par le Corinthien Démarate. Une tradition bien attestée dans les historiens latins voulait que cet Héraclide de la famille régnante de Corinthe eût quitté sa patrie lorsque les Bacchiades furent évincés de la royauté par Cypsélos vers le milieu du VII^e siècle—la chronologie d'Eusèbe donne la date de 657 av. J. C.—, et qu'il fût venu s'établir à Tarquinies d'Etrurie, avec laquelle il entretenait depuis longtemps des relations de commerce et où, s'étant marié avec une jeune étrusque, il eut pour fils le futur roi de Rome Tar-

1908, p. 113 suiv.; Johansen, *Les vases sicyoniens*, p. 171. Voir également la communication de R. Young, *Ceramic Evidence for the Introduction of the Greek Alphabet*, dans *Amer. Journ. Archaeol.*, XLII (1938), p. 125, Rhys Carpenter, *art. cit.*, p. 452 suivv., M. Lejeune, *art. cit.*, p. 101 suivv.

¹ Les Phéniciens, cependant, selon Thucydide (VI, 2), étaient établis en Sicile avant l'arrivée des premiers colonisateurs grecs et furent refoulés par eux vers l'ouest de l'île; l'archéologie atteste effectivement que Motyé fut occupée avant la fin du VIII^e siècle. Les scarabées à pseudo-hiéroglyphes en smalt bleu découverts dans les nécropoles de Sicile et d'Italie méridionale ou centrale doivent peut-être (?) être attribués au commerce phénicien, que le commerce hellénique, pourtant, maintient tout à fait à l'arrière-plan dans les mers italiennes à cette époque. Voir J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile*, 1941, p. 82, et T. J. Dunbabin, *The Western Greeks*, 1948, p. 22 et 254.

En Sardaigne, le plus ancien vestige phénicien est l'inscription de Nora (*C. I. S.*, I, 144), dont les auteurs semblent être des Tyriens, venus de Chypre en Sardaigne, et qui, à en juger par la forme des lettres, paraît remonter au IX^e siècle (voir en dernier lieu à son sujet A. Dupont-Sommer, dans *Comptes-Rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1948, p. 12-22; et R. Dussaud, dans *Syria*, XXVI (1949), p. 154 et 390).

quin l'Ancien; il passait pour avoir emmené en Etrurie parmi ses gens des artisans et des artistes ¹. Une tradition rapportée par Tacite lui attribuait aussi l'introduction de l'écriture en Italie ².

Est-ce bien à ce Démarate, dont à tort, nous semble-t-il, l'historicité a été parfois suspectée, et à ce seul Démarate qu'on doit l'introduction de l'écriture en Italie et le développement de l'influence grecque sur l'art étrusque? On en peut assurément douter. Nous ne reprendrons pas ici la question de savoir d'où vint l'alphabet des Etrusques et à quel moment au juste il leur vint. Constatons seulement que cette tradition répond assez exactement, dans l'ensemble, au fait que l'archéologie, de son côté, atteste durant cette période un fort courant d'influences helléniques sur l'art étrusque, en même temps que l'introduction en Italie centrale d'une écriture dérivée d'un alphabet grec archaïque ³.

Antérieurement à cette époque, nous ne possédions, tout récemment encore, que des indications peu sûres; car, si les lingots de bronze découverts à Serra Ilixi en Sardaigne par leurs formes et par les signes qu'ils portent présentent des analogies avec les lingots égéens de l'âge du bronze, leur date et leur origine sont difficiles à affirmer ⁴.

De particulier intérêt, pour cette raison, est la découverte qui a été faite en 1950 par M. L. Bernabò Brea dans la petite île de Panarea, de l'archipel des Lipari ⁵. Là, dans un village indigène de l'âge du bronze, ont été trouvés des tessons mycéniens qui, comme

¹ Sur cette tradition: Tite-Live, I, 34 et IV, 3; Denys d'Hal., *A. R.*, III, 46; Pline l'Ancien, *H. N.*, XXXV, 43 (sur Démarate introducteur des arts). Voir également; Cic., *De re publ.*, II, 19-20; Strab., V, 2, 2; etc. Sur la date, voir Eusèbe, éd. Schoene, p. 86-87.

² Tac., *Ann.*, XI, 14 (cité p. 68, note 4).

³ Sur ces influences, voir notamment A. Blakeway, *Demaratus*, dans *Journal of Roman Studies*, XXV (1935), p. 147-199. Sur l'alphabet corinthien primitif et sur l'origine de l'alphabet étrusque et des alphabets italiens, nous renvoyons principalement notre lecteur à l'étude déjà citée de Rhys Carpenter (que nous ne pouvons suivre toutefois en ce qui concerne la date, en réalité sensiblement plus basse, des entreprises phocéennes dans la mer Tyrrhénienne et dans le bassin occidental de la Méditerranée) et à l'étude de Michel Lejeune.

⁴ Sur ces lingots, voir notamment A. J. Evans, *Scripta*, I, p. 96.

⁵ Un premier compte-rendu en a été donné dans *Boll. d'arte*, XXXVI (1951), p. 31 suivv., anticipant la description détaillée donnée dans *Minos*, II (1952), p. 5 suivv.

ceux de Thapsos et de Matrensa en Sicile, remontent au XIV^e siècle av. J. C. Si cette découverte de tessons mycéniens n'est assurément pas la première ni la plus considérable faite en terre italienne¹, c'est la première fois que du mycénien fait son apparition dans un centre légendaire bien attesté, en une de ces îles où Eole passait pour avoir reçu Ulysse et qui, pour cette raison, gardèrent durant toute l'antiquité le nom d'îles Éoliennes². D'autre part, de fructueux sondages effectués par M. Bernabò Brea sur l'acropole de Lipari ont mis au jour des tessons égéens plus anciens encore (XVI^e-XV^e siècles?), et à deux moments bien distincts d'une séquence stratigraphique allant de l'âge du bronze aux temps classiques, ont retrouvé des vestiges qui se rapportent à la colonisation légendaire, d'une part, historique, d'autre part. De plus, dans ce village de l'âge du bronze de Panarea, à côté des tessons mycéniens, ont été retrouvés des tessons de vases de fabrication indigène, mais imitant des formes mycéniennes, et portant des signes d'écriture analogues à ceux de l'écriture créto-mycénienne³ et même découverte vient d'être faite à Castelluccio près de Tarente. Ainsi, non seulement l'archéologie prouve aujourd'hui qu'il y eut des contacts et des échanges entre l'Égée et les mers italiennes à l'époque mycénienne, contacts et échanges dont il apparaît que la légende héroïque grecque garda un lointain souvenir; mais elle nous apprend que, dès cette époque reculée, un premier type d'écriture, antérieur à l'alphabet, fut importé du monde créto-mycénien vers l'Italie.

En regard de cette première introduction de l'écriture en Italie à l'âge des héros, il est possible, une fois encore, de mettre une autre tradition, ou plus exactement, un autre élément de la tradition, qui désormais prend tout son sens et toute sa valeur. À côté de l'indication relative à Démarate introduisant les lettres grecques en Etrurie, Tacite relate, sur le même plan, que ce fut l'Arcadien Evandre qui apporta les lettres aux Aborigènes du Latium⁴. La

¹ Voir nos indications dans *La question des origines étrusques*, *Rev. Et. Anc.*, LI (1949), p. 210.

² Sur la légende d'Eole et sur les descendants de ses sujets qui auraient encore habité l'archipel quand en 580 vint s'y établir une colonie cnidienne et rhodienne, voir Diod., V, 1, ainsi que nos indications dans *La colonisation grecque* cit., p. 272-273. Sur ces fouilles, voir *La Giara*, I, 1953.

³ *Boll. d'arte*, XXXVI (1951), p. 37-38, *Minos*, II (1952), p. 11 suivv.

⁴ Tac., *Ann.*, XI, 14: At in Italia Etrusci ab Corinthio Demarato, Abo-

même tradition relative à Evandre apportant l'écriture en Italie se retrouve dans Denys d'Halicarnasse et dans Tite-Live, qui, l'un et l'autre, situent cet épisode et l'établissement du héros arcadien sur le Palatin en plein âge des héros, à l'époque d'Héraclès, peu avant la Guerre de Troie. Tite-Live insiste sur l'ascendant moral que cette première connaissance de l'écriture, qui venait de faire son apparition en Grèce, valut à Evandre auprès des Aborigènes du Latium¹. Semblablement, une autre tradition, qui était connue de Pline et de Solin, et qui, prise à la lettre, nous reporte aux mêmes époques lointaines antérieures à la Guerre de Troie, attribuait l'importation de l'écriture dans le Latium aux premiers fondateurs pélasges d'Agylla-Caeré².

De la découverte faite par M. Bernabò Brea à Panarea, il résulte que, désormais, cette tradition relative à Evandre ou aux Pélasges d'Agylla-Caeré ne doit plus être tenue pour une fable sans fondement, ni regardée comme un reflet d'événements bien postérieurs. Il apparaît qu'elle a gardé l'obscur souvenir d'un fait très lointain, d'une première importation de l'écriture en Italie dès l'âge des héros, mais avec une erreur de perspective. Tacite, en effet, rapporte côte à côte les deux traditions relatives à Démarate et à Evandre, et il semble que pareillement Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Pline et Solin concevaient que l'écriture introduite en cet âge reculé était déjà l'écriture alphabétique, alors qu'en réalité ce premier système d'écriture, en usage dans le bassin égéen à l'époque mycénienne et introduit en Italie à ce moment, n'était pas encore un alphabet.

rigines Arcade ab Euandro (*scil.* litteras) didicerunt, et forma litteris latinis quae ueterrimis Graecorum. Sed nobis quoque paucae primum fuere, deinde additae sunt (pour la première partie de ce texte, voir note 3 de la page 72).

¹ Denys d'Hal., *A. R.*, I, 33, 4: Λέγονται δὲ καὶ γραμμάτων Ἑλληνικῶν χρῆσιν εἰς Ἰταλίαν πρῶτοι διακομίσαι νεωστὶ φανεῖσαν Ἀρκάδες καὶ μουσικὴν τὴν δι' ὀργάνων... Tite-Live, I, 7: Euander tum ea, profugus ex Peloponneso, auctoritate magis quam imperio regebat loca, uenerabilis uir miraculo litterarum, rei nouae inter rudis artium homines, uenerabilior diuinitate credita Carmentae matris, quam fatiloquam ante Sibyllae in Italiam aduentum miratae eae gentes fuerant. Cf. Isidore, *Orig.*, I, 3: Latinas litteras Carmentis nympha prima Italis tradidit.

² Pline, *H. N.*, VII, 57: In Latium eas (*scil.* litteras) attulerunt Pelasgi. Solin, II, 7: Agyllam a Pelasgis (*scil.* conditam) qui primi in Latium litteras intulerunt. Sur ces Pélasges d'Italie centrale voir nos indications

Cette erreur de perspective, au demeurant, ne doit pas étonner; car nombreux sont les exemples de semblables méprises, plus ou moins conscientes¹; et elle se retrouve, comme nous allons voir, dans les traditions qui ont trait à l'introduction de l'écriture en Grèce même.

Les récentes découvertes en Italie, qui ont permis de constater la concordance des données de la tradition et de celles de l'archéologie, incitent en effet à revenir maintenant sur les résultats des fouilles et sur les traditions relatives à l'introduction de l'écriture en Grèce. Bien que, pour le monde hellénique, certaines questions demeurent plus obscures, cet examen parallèle, lui aussi, peut avoir, croyons-nous, un intérêt. Rappelons tout d'abord en quelques mots les principaux faits archéologiques, en insistant seulement sur les découvertes les plus récentes.

En ce qui concerne l'alphabet phénicien, nous savons aujourd'hui qu'à Byblos cet alphabet, purement consonantique, était déjà constitué dans tous ses éléments et avec tous les signes qu'il conservera par la suite, dès l'époque d'Ahiram, c'est-à-dire dès le XIII^e siècle av. J. C., et que ses débuts peuvent remonter à une époque sensiblement plus ancienne. Toutefois, à en juger par les autres tentatives parallèles ou antérieures dont nous avons aujourd'hui la trace, notamment l'alphabet à caractères cunéiformes d'Ugarit du XIV^e siècle, ou, plus tôt, à l'époque hyksôs, sans doute vers la fin du XVII^e siècle av. J. C., l'écriture pseudo-hiéroglyphique de Byblos, de type encore pré-alphabétique, récemment déchiffrée par M. E. Dhorme², il semble que cet alphabet phénicien n'acheva pas

dans *La colonisation* cit., p. 492 suivv., et dans *Rev. Et. Anc.*, LI (1949), p. 218 suivv. (voir également ci-dessous p. 79 note 1).

¹ Ainsi dans Virgile (*Enéide*, III, 701 suivv.) Enée admire de loin Camarina, Géla, Agrigente et Sélinunte, qui ne furent fondées qu'au VII^e ou même au VI^e siècle, pour ne rien dire de la contemporanéité supposée de ce même Enée avec Didon, qui fonde en réalité Carthage vers la fin du IX^e siècle seulement.

² E. Dhorme, dans *Syria*, XXV (1946-1948), p. 1 suivv., et XXVII (1950), p. 203 suivv. Dans *Syria*, XXV (1946-1948), p. 36 suivv. voir également un important article de R. Dussaud sur *L'origine de l'alphabet d'après les découvertes de Byblos*. Comme l'avait bien fait remarquer M. R. Dussaud dès son livre sur *Les découvertes de Ras Shamra et l'Ancien Testament*, Paris 1941, p. 67 suivv., et comme le relève à nouveau M. E. Dhorme, la forme des lettres compte moins que le principe même d'écriture inventé ou adopté.

de se constituer, et surtout ne se répandit pas dans la région syro-palestinienne à une époque aussi haute qu'on pouvait à première vue le penser. Si l'alphabet cunéiforme d'Ugarit porte dans la forme de ses caractères la marque d'influences mésopotamiennes, les pseudo-hiéroglyphes de Byblos, en revanche, prouvent les influences égyptiennes qui se sont exercées, à côté des mésopotamiennes, à l'époque des Hyksôs même, pour la forme des lettres et semblent avoir joué un rôle très important dans l'évolution progressive de l'écriture vers l'alphabet consonantique des Sémites. De fait, depuis longtemps déjà, en Égypte, existait, au sein de l'écriture hiéroglyphique dont il ne sut pas se dégager, un ensemble de 24 caractères à valeur de consonnes, qui dut faciliter l'invention de l'alphabet consonantique phénicien.

Que l'alphabet grec soit d'origine phénicienne, on n'en saurait douter: le nom et l'ordre même des lettres en sont l'indice. Les plus anciennes traces de cette écriture alphabétique en Grèce ne paraissent pas antérieures au VIII^e siècle; et il semble que c'est au VIII^e siècle seulement que l'emprunt a été fait et que l'alphabet grec avec consonnes et voyelles s'est constitué sous sa forme première¹. Il faut songer que l'alphabet consonantique des Phéniciens ne pouvait pas servir à transcrire une langue indo-européenne comme le grec avant qu'il n'eût été complété par la création des voyelles, seconde phase, égale en importance à la première, de l'invention de l'écriture alphabétique.

Antérieurement à cette époque, d'autres écritures furent en usage en Grèce et dans le bassin égéen. En Crète, après une écriture de type hiéroglyphique, en usage dès le début du Minoen Moyen, une nouvelle écriture, avec des signes moins nombreux et sim-

¹ Si, comme il semble, les listes des olympioniques ont été régulièrement établies et conservées depuis le début de l'ère olympique de 776, le début de cette ère n'est peut-être pas sans rapport avec l'introduction de l'écriture (voir déjà W. Larfeld, *Handb. der gr. Epigr.*, I, München 1914, p. 74). Outre les études déjà citées, on pourra consulter en particulier: R. Carpenter, dans *Amer. Journ. Archaeol.*, XXXVII (1933), p. 8 suivv., A. Stillwell, *ibid.*, XXXVII (1933), p. 605 suivv., C. W. Blegen, *ibid.*, XXXVIII (1934), p. 10 suivv., B. L. Ullman, *ibid.*, XXXVIII (1934), p. 359 suivv., R. Carpenter, *ibid.*, XLII (1938), p. 58 suivv. Si certaines des dates qui ont été proposées nous paraissent trop hautes, nous ne pensons pas non plus qu'il faille retenir des dates trop tardives, postérieures à 700, pour les premiers vestiges d'écriture alphabétique en Grèce.

plifiés, apparaît à la fin du Minoen Moyen et se transforme en une écriture nouvelle au Minoen Récent: à en juger par le nombre des signes, ces écritures linéaires paraissent être de type syllabique¹. Parallèlement, à l'Helladique Récent, une écriture analogue fut en usage dans la Grèce mycénienne. Mais en Crète comme en Grèce, nous n'avons plus trace de cette écriture après le début de l'âge du fer, à partir du XII^e siècle av. J. C. A Chypre seulement, où l'écriture créto-mycénienne est introduite au moment de la colonisation mycénienne de l'île au XIV-XIII^e siècle, une écriture syllabique qui, elle, est déchiffrée de manière sûre depuis longtemps déjà, se retrouve à l'époque classique et reste en usage parmi les populations grecques et aussi chez les indigènes de l'île jusqu'au II^e siècle av. J. C., à côté de l'alphabet phénicien, puis de l'alphabet grec, qui finit par la supplanter alors; et ce syllabaire chypriote n'est selon toute vraisemblance qu'une lointaine survivance de l'écriture créto-mycénienne.

Un dernier fait archéologique, en ce qui concerne les traditions relatives à l'introduction de l'écriture en Grèce, doit être encore signalé. Cadmos, que les anciens Grecs de l'époque classique regardaient comme l'importateur de l'écriture en Grèce, perd aujourd'hui son caractère fabuleux et, aussi bien que son existence, sa date, à une époque sensiblement plus ancienne qu'on ne le pensait jusqu'à présent, peut être, croyons-nous, considérée comme établie. La venue de Cadmos et de Danaos en Grèce se situe au moment de l'expulsion des Hyksôs par Ahmosis, c'est-à-dire vers 1580-1575².

Dans l'antiquité, si on récapitule maintenant les traditions qui nous ont été transmises par les Latins comme par les Grecs, l'écriture était regardée comme connue depuis une époque très reculée en Égypte³

¹ Voir notre note additionnelle en fin de cet article p. 83.

² Sur l'identification des descendants d'Io, Epaphos et Bélos qui, dans la légende grecque passaient pour avoir régné en Égypte, avec les derniers Hyksôs, et sur l'arrivée en Grèce de Danaos et de Cadmos, voir notre étude dans *Comptes-Rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 14 déc. 1951, et dans *Syria*, XXIX (1952), p. 1 suivv.

³ Bien qu'il ne soit pas encore possible d'en tirer des conclusions définitives, il nous a paru utile de rassembler ici les principaux textes grecs et latins relatifs à l'invention de l'écriture, qui ne sont pas tous bien connus.

Diod., I, 69, 5: Λέγουσι τῶν Αἰγύπτιοι παρ' αὐτοῖς τὴν τε τῶν γραμμάτων εὕρεσιν γενέσθαι... Plin., *H. N.*, VII, 57, 2 (voir citation dans la note 1 à la

et aussi en Assyrie¹. Mais généralement c'est aux Phéniciens, ou, de manière plus vague, aux Syriens, qu'étaient attribuées la diffusion et même l'invention de l'écriture, ou du moins, si on en juge par les indications plus précises de certains auteurs, l'invention de signes servant à transcrire des sons—par opposition apparemment aux idéogrammes des hiéroglyphes égyptiens². C'est de Phénicie que la tradition la plus répandue voulait que fussent

page 73). Tac., *Ann.*, XI, 14: Primi per figuras animalium Aegyptii sensus mentis effingebant; ea antiquissima monumenta memoriae humanae impressa saxis cernuntur; et litterarum semet inuentores perhibent; inde Phoenicas, quia mari praepollebant, intulisse Graeciae gloriamque adeptos, tamquam reppererint quae acceperant. Quippe fama est Cadmum classe Phoenicum uectum rudibus adhuc Graecorum populis artis eius auctorem fuisse. Quidam Cecropem Atheniensem uel Linum Thebanum et temporibus Troianis Palamedem Argium memorant sedecim litterarum formas, mox alios ac praecipuum Simoniden ceteras repperisse. At in Italia... (pour la suite, voir note 4 page 68). Plut., *Quaest. conv.*, IX, 3: Ἑρμῆς, ἔφη, λέγεται θεῶν ἐν Αἰγύπτῳ γράμματα πρῶτος εὐρεῖν διὸ καὶ τῶν γραμμάτων Αἰγύπτιοι πρῶτον ἴβιν γράφουσιν, ὡς Ἑρμεῖ προσήκουσαν...

¹ Plin., *H. N.*, VII, 57, 2: Litteras semper arbitror Assyrias fuisse: sed alii apud Aegyptios a Mercurio, ut Gellius; alii apud Syros repertas uolunt. Utique in Graeciam intulisse e Phoenice Cadmum sedecim numero. Quibus Troiano bello Palamedem adiecisse quatuor hac figura Θ, Ξ, Φ, Χ. Totidem post eum Simonidem melicum, Ζ, Η, Ψ, Ω, quarum omnium uis in nostris recognoscitur. Aristoteles Χ et VIII priscas fuisse: Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ζ, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Π, Ρ, Σ, Τ, Υ, Φ; et duas ab Epicharmo additas Θ, Χ, quam a Palamede mauult. Anticlides in Aegypto inuenisse quemdam nomine Menona tradit, XV annis ante Phoroneum antiquissimum Graeciae regem; idque monumentis approbare conatur. E diuerso Epigenes, apud Babylonios DCCXX M annorum obseruationes siderum coctilibus laterculis inscriptas docet, grauis auctor in primis; qui minimum, Berosus et Critodemus, CCCCXC M annorum. Ex quo apparet aeternum litterarum usum. In Latium... (pour la suite du texte voir note 2 à la page 69).

² Her., V, 58 (texte cité note 1 page suivante); Denys de Milet, dans *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 5, fr. 1 (cité p. 75 note 4); Diod., III, 67, 1 (cité p. 76 note 2 et p. 79 note 1), et V, 74 (cité p. 78 note 3)—Lucain, *Pharsale*, III, 220-224: Phoenices primi, famae si creditur, ausi—mansuram rudibus uocem signare figuris:—nondum flumineas Memphis contexere biblos—nouerat et saxis tantum uolucresque feraeque—sculptaque seruabant magicas animalia linguas. Pline, *H. N.*, VII, 57, 2 (voir note précédente), et V, 13, 2: ipsa gens Phoenicum in magna gloria litterarum inuentionis, et siderum, naualium ac bellicarum artium. Mela, *De sit. orb.*, I, 12 (allusion). Clem. Alex., *Strom.*, I, 16, 75 (texte cité note suivante). Athen., I, 28 c: Φοίνικες δ' εὐρον γράμματα ἀλεξίλογα.—Suidas s. v. Γράμματα cité note suivante. Voir également notes suivantes.

venues en Grèce les lettres de l'alphabet, qui y auraient été importées par Cadmos; d'où le noms de *καδμήια γράμματα* et de *φοινικήια γράμματα*, qui étaient donnés aux lettres grecques. Cette tradition, déjà rapportée tout au long par Hérodote ¹, paraît avoir été courante au V^e siècle, puisque l'expression de *φοινικήια*, tout court, est déjà employée alors en Asie Mineure, dans une inscription de Téos, pour désigner les lettres de cette inscription ². Toutefois, si la tra-

¹ Her., V, 58-61: Οἱ δὲ Φοῖνικες οὗτοι οἱ σὺν Κάδμῳ ἀπικόμενοι, τῶν ἦσαν οἱ Γεφυραῖοι, ἄλλα τε πολλὰ οἰκήσαντες ταύτην τὴν χώραν ἐσήγαγον διδασκάλια ἐς τοὺς Ἑλληνας καὶ δὴ καὶ γράμματα, οὐκ ἔόντα πρὶν Ἑλλήσι ὡς ἐμοὶ δοκεῖν, πρῶτα μὲν τοῖσι καὶ ἅπαντες χρέωνται Φοῖνικες· μετὰ δὲ χρόνου προβαίνοντος ἅμα τῇ φωνῇ μετέβαλλον καὶ τὸν ῥυθμὸν τῶν γραμμάτων. Περιοίκεον δὲ σφεας τὰ πολλὰ τῶν χώρων τοῦτον τὸν χρόνον Ἑλλήνων Ἴωνες· οἱ παραλαβόντες διδασχῆ παρὰ τῶν Φοινίκων τὰ γράμματα, μεταρρυθμίσαντες σφεων ὀλίγα ἐχρέωντο, χρεώμενοι δὲ ἐφάτισαν, ὥσπερ καὶ τὸ δίκαιον ἔφερε ἐσαγαγόντων Φοινίκων ἐς τὴν Ἑλλάδα, Φοινικήια κεκλήσθαι... Εἶδον δὲ καὶ αὐτὸς Καδμήια γράμματα ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμηνίου ἐν Θήβησι τῆσι Βοιωτῶν ἐπὶ τρίποσι τρισὶ ἐγκεκολαμμένα, τὰ πολλὰ ὅμοια ἔόντα τοῖσι Ἴωνικοῖσι. Ὁ μὲν δὴ εἰς τῶν τριπόδων ἐπίγραμμα ἔχει

Ἄμφιτρύων μ' ἀνέθηκεν ἑὼν ἀπὸ Τηλεβοάων.

Ταῦτα ἡλικίην ἂν εἴη κατὰ Λάιον τὸν Λαβδάκου τοῦ Πολυδώρου τοῦ Κάδμου. Ephore, dans Clem. Alex., *Strom.*, I, 16, 75, *Fragm. Hist. Graec.*, I, p. 270, fr. 128: Κάδμος δὲ ὁ Φοῖνιξ ἦν ὁ τῶν γραμμάτων Ἑλλήσιν εὐρετής, ὡς φησιν Ἐφορος, ὅθεν καὶ Φοινικήια τὰ γράμματα Ἡρόδοτος κεκλήσθαι γράφει· οἱ δὲ Φοῖνικας καὶ Σύρους γράμματα ἐπινοῆσαι πρώτους λέγουσιν. Ephore et Aristote dans Bekker., *An. gr.*, I, p. 783, I (*Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 181, fr. 256): Τῶν στοιχείων εὐρετὴν ἄλλοι τε καὶ Ἐφορος ἐν δευτέρῳ Κάδμον φασί· τινὲς δὲ τῆς Φοινίκων εὐρέσεως πρὸς ἡμᾶς διόσκορον γεγενῆσθαι, ὡς καὶ Ἡρόδοτος ἐν ταῖς ἱστορίαις καὶ Ἀριστοτέλης· φασὶ γὰρ ὅτι Φοῖνικες μὲν εὗρον τὰ στοιχεῖα, Κάδμος δὲ ἤγαγεν αὐτὰ εἰς τὴν Ἑλλάδα. Denys de Milet, *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 5, fr. 1 (cité note 4 page suivante). Diod., III, 67, 1 (cité p. 76 note 2 et p. 79 note 1). Pline, *H. N.*, VII, 57, 2 (cité note 1 page précédente). Tac., *Ann.*, XI, 14 (cité p. 72 note 2). Lucillus de Tarrha cité p. 76 note 2. Athén., I, 28 b (allusion). Isid., *Orig.*, I, 3: Cadmus, Agenoris filius, graecas litteras a Phoenice in Graeciam decem et septem primus attulit A, B, Γ, Δ, E, Z, I, K, Λ, M, N, O, Π, P, Σ, T, Φ. His Palamedes Troiano bello tres adiecit H, X, Ω. Post quem Simonides melicus tres alias adiecit, Ε, Θ, Ψ. Υ litteram Pythagoras Samius ad exemplum humanae uitae primus formavit... Suidas, s. v. Γράμματα: ὅτι τὰ γράμματα Φοῖνικες ἐφεῦρον πρῶτοι. Ἐνθεν καὶ Φοινικήια ἐκλήθησαν. Καὶ τὸν Κάδμον φασὶ πρῶτον ἐς τὴν Ἑλλάδα κομισαί.

² *I. G. A.*, 497 = *Syll.* ³, 38, 37: ...ὃς ἂν τὰ(ς) στήλας, ἐν ἧσιν ἡπαρὴ γέγραπται, ἢ κατάξει, ἢ φοινικήια ἐκκόψε[ι] ἢ ἀφανέας ποιήσει,... Sophocle (éd. Jebbs-Pearson, fr. 514) dans Hésych., IV, p. 251: Φοινικίους γράμμασι. Σοφοκλῆ Ποιμέσιν. Ἐπεὶ δοκεῖ Κάδμος αὐτὰ ἐκ Φοινίκης κεκομικέναι. Polyzalos dans *Chron. Lind.*, XV (éd. Blinkenberg, p. 324): Κάδμος λέβητα χά[λ]κεον

dition de l'origine phénicienne de Thalès se rapporte, comme il semble, à son ascendance cadméeenne¹, la provenance phénicienne de Cadmos était connue déjà au siècle précédent au moins; et, de fait, il est difficile d'imaginer qu'elle ait pu être inventée de toutes pièces à époque tardive. Mais Cadmos, notons-le, en tant que descendant d'Io, n'était pas un pur Phénicien, puisque son ancêtre passait pour être une princesse argienne venue d'Argos en Égypte, et lui-même était regardé comme venu d'Égypte en Phénicie avant d'aller de Phénicie en Grèce². Certains auteurs attribuaient à Io, durant son séjour en Égypte, une part dans l'invention de l'écriture³, ou présentaient soit Phoenix, fils d'Agénor dont descendait aussi Cadmos, soit Danaos, cousin de Cadmos, soit enfin Cécrops, tous trois passant pour être venus aussi d'Égypte en Phénicie ou en Grèce vers le même moment que Cadmos ou peu de temps avant lui, comme les inventeurs de l'écriture ou ses importateurs en Grèce⁴.

φοινικικοῖς γράμμασι ἐπιγεγραμμένον, ὡς ἱστορεῖ Πολύζαλος ἐν τῷ Δ τῶν ἱστοριῶν. Cf. Diod., III, 67, 1, et V, 74 (cité p. 79 note 1 et p. 78 note 3). Dans ces derniers textes, l'expression «lettres phéniciennes» s'applique à l'écriture de l'âge héroïque, désignée plus précisément sous le nom de «lettres cadméeennes» dans Hérodote. Voir également *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 3b, texte cité note 3 page suivante) et Suidas, s. v. φοινικήια γράμματα (cité p. 78 note 2). On trouve dans Hésychius un verbe ἐκφοίνιζαι. D'autres textes sont encore cités aux p. 76 note 3, p. 78 note 2, et p. 79 note 3.

¹ Sur Thalès voir Hér., I, 170 (cf. I, 146) et *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 335, fr. 2.

² Diod., I, 23, 4; Eusèbe, année 562 d'Abraham. Cette venue est déjà impliquée dans Hér., II, 49, comme d'ailleurs de manière plus générale par la légende des descendants d'Io. Voir notre article dans *Syria*, XXIX (1952).

³ Isid., *Orig.*, I, 3: Aegyptiorum litteras Isis regina, Inachi filia, de Graecia veniens in Aegyptum repperit et Aegyptiis tradidit... (la suite du texte, relative à Cadmos et aux Phéniciens est citée plus haut, note 1 page précédente). Cette Isis, fille d'Inachos et venant de Grèce n'est autre que Io, qui, on le sait, fut identifiée à Isis (voir à ce sujet notre article dans *Syria*, XXIX (1952), p. 1 suivv.).

⁴ Sur Phoenix fils d'Agénor, voir Suidas, s. v. Φοινικήια γράμματα (cité ci-dessous p. 78 note 2). Sur Danaos, voir Hécatée, Denys de Milet, etc., dans Bekk., *Anecd. graec.*, p. 783 (*Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 5 fr. 1): Φασί γάρ ὅτι Φοίνικες μὲν εὗρον τὰ στοιχεῖα, Κάδμος δὲ ἤγαγεν αὐτὰ εἰς τὴν Ἑλλάδα. Πυθόδωρος δὲ ἐν τῷ Περὶ στοιχείων, καὶ Φίλλις ὁ Δῆλιος ἐν τῷ Περὶ χορῶν πρὸ Κάδμου Δαναὸν μετακομίσαι αὐτὰ φασιν. Ἐπιμαρτυροῦσι τούτοις καὶ οἱ Μιλησιακοὶ συγγραφεῖς, Ἀναξίμανδρος καὶ Διονύσιος καὶ Ἐκαταῖος, οὗς καὶ Ἀπολλόδωρος ἐν Νεῶν καταλόγῳ παρατίθεται.

Sur Cécrops, voir Tac., *Ann.* XI, 14 (texte cité p. 72 note 2).

Durant l'âge des héros, Orphée et aussi Musée¹, mais surtout Linos², au même moment que Cadmos selon une version de la tradition, ou peu après lui selon une autre, et Palamède³ au temps de

¹ Sur Orphée, qui, avec Linos et Musée, était regardé comme l'un des initiateurs de la musique et de la poésie peu avant l'époque de la Guerre de Troie, voir Diod., III, 67 (cité note suivante et p. 79 note 1). Ps. Alcidas, *Discours d'Ulysse contre Palamède*, XXIV, 672 (dans Antiphon, éd. Blass, 1892, p. 183). Sur Musée, voir *Anecd. Oxon.*, IV, 318, 15.

² Sur Linos: Diod., III, 67, 1: Φησὶ τοίνυν παρ' Ἑλλησι πρῶτον εὐρετὴν γενέσθαι Λίνον ῥυθμῶν καὶ μέλους, ἔτι δὲ Κάδμου κομίσαντος ἐκ Φοινίκης τὰ καλούμενα γράμματα πρῶτον εἰς τὴν Ἑλληνικὴν μεταθεῖναι διάλεκτον, καὶ τὰς προσηγορίας ἐκάστῳ τάξει καὶ τοὺς χαρακτῆρας διατυπῶσαι. Diod., III, 67, 4, sur Linos faisant usage des lettres «pélasgiques» (texte cité p. 79 note 1). Tac., *Ann.*, XI, 14 (texte cité p. 72 note 2). Lucill. de Tarrha, dans Zenob., s. v. Καδμεία νίκη, fr. 99, Gött. Τὰ ἐκ Φοινίκης γράμματα βουλόμενος διαδοθῆναι τοῖς Ἑλλησι Κάδμος ἀνεῖλε Λίνον καὶ αὐτὸν ἴδια γράμματα ἐπιδεικνύμενον, ὃν ἀπεδίωξαν οἱ πολῖται. Suidas, s. v. Λίνος, Χαλκιδεύς... Λέγεται δὲ πρῶτος οὗτος ἀπὸ Φοινίκης γράμματα εἰς Ἑλληνας ἀγαγεῖν, γενέσθαι δὲ καὶ Ἡρακλέους διδάσκαλος γραμμάτων καὶ τῆς λυρικῆς μουσικῆς πρῶτος γενέσθαι ἡγεμῶν.

³ Sur Palamède: Stésich., fr. 34 (B⁴): Στησίχορος δὲ ἐν δευτέρῳ Ὀρεστιάει τὸν Παλαμῆδην λέγει εὐρηκέναι (τὰ στοιχεῖα). Gorgias, *Pal.*, 30. Eur., *Pal.* fr. 582 (N.): Τὰ τῆς γε λήθης φάρμακ' ὀρθώσας μόνος, — ἄφωνα καὶ φωνοῦντά συλλαβάς τε θεῖς — ἐξεῦρον ἀνθρώποισι γράμματ' εἰδέναι... Aristote, dans Pline, *H. N.*, VII, 57 (*Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 181, fr. 256, cité p. 69 note 2). Tac., *Ann.*, XI, 14 (cité p. 72 note 2). Lucien, *J. voc.*, V (relatif à Cadmos, Palamède et Simonide). Plut., *Quaest. conv.*, IX, III, 2: Τὰ δὲ δὴ πρῶτα καὶ Φοινίκεια διὰ Κάδμον ὀνομασθέντα, τετράκις ἢ τετράς γενομένη παρεσχε· καὶ τῶν αὐθις ἐφευρεθέντων δὲ Παλαμῆδης τε πρότερος τέτταρα, καὶ Σιμωνίδης αὐθις ἄλλα τοσαῦτα προσέθηκε. Schol. ad Eur., *Or.*, 432: Παλαμῆδης... πρῶτον μὲν τὰ Φοινίκεια διδάξας γράμματα αὐτοὺς (*scil.* τὸν Ἑλληνικὸν λαόν). Athan., *C. gent.*, XVIII: γράμματα μὲν γὰρ ἐφεῦρον Φοίνικες, τῶν δὲ γραμμάτων τὴν σύνταξιν Παλαμῆδης ἐφεῦρε. Hesych. Mil. dans Suidas, s. v. Παλαμῆδης (*Fragm. Hist. Graec.*, IV, p. 172, fr. 51): Παλαμῆδης εὗρε τὸ ζ καὶ π καὶ φ καὶ χ στοιχεῖα. Suidas, s. v. Κόρινθος, Ἰλιεύς:... ἦν δὲ Παλαμῆδους μαθητῆς καὶ ἔγραψε τοῖς ὑπὸ Παλαμῆδους εὐρεθεῖσι Δωρικοῖς γράμμασιν. Villosion, *An. gr.*, II, p. 187 (*Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 3 b): Οὐ γράμματα εἶχον οἱ Ἕλληνες, ἀλλὰ διὰ Φοινικέων γραμμάτων ἔγραφον τὰ αὐτῶν Ἑλληνικὰ γράμματα· καὶ γὰρ αὐτὰ τὰ Φοινίκεια τοῖς ὀνόμασιν, ὡς καὶ τὰ Ἑβραϊκὰ, κατὰ μίμησιν τῶν Ἑβραίων, τοῖς Φοίνιξιν εὐρέθη. Παλαμῆδης δ' ὕστερον ἐλθὼν, ἀρξάμενος ἀπὸ τοῦ ἄλφα, δέκα ἕξ μόνον τοῖς Ἑλλησιν εὗρε στοιχεῖα... Προσέθηκε δὲ αὐτοῖς Κάδμος ὁ Μιλήσιος γράμματα τρία, θ, φ, χ... Μετὰ ταῦτα Σιμωνίδης ὁ Κεῖος ἐλθὼν προσέθηκε δύο, η καὶ ω, Ἐπίχαρμος δὲ ὁ Συρακούσιος τρία, ζ, ξ, ψ. Καὶ οὕτως ἐπληρώθησαν τὰ εἴκοσι τέσσαρα.

Nombreux sont encore les autres témoignages relatifs à Palamède. Seize lettres ont été découvertes par Palamède selon Tzetzès (*ad Iliad.*, p. 46 et 77; *Chil.*, V, 804 suivv., XII, 39). Ces lettres, d'après Théodose, *Gramm.*,

la Guerre de Troie passaient pour avoir joué un rôle dans l'invention ou la transformation de l'écriture primitive. Cette écriture, d'autre part, aurait subi plus tard de nouvelles modifications qui étaient attribuées notamment à Simonide et Épicharme¹, avant que l'alphabet ionien de vingt-quatre lettres ne fût adopté en Attique sous l'archontat d'Euclide, et que son emploi ne se généralisât par la suite dans tout le monde hellénique.

Ces traditions relatives aux transformations de l'alphabet primitif contiennent des éléments de vérité; car nous savons que, de fait, certains caractères n'apparurent pas tout de suite et n'eurent pas la même valeur dans les alphabets primitifs. Mais elles posent aussi des problèmes difficiles, et elles semblent contenir des inexactitudes plus ou moins graves. Pour la question qui nous occupe ici, et qui n'est pas celle de l'évolution de l'alphabet grec à partir du VIII^e siècle, la principale de ces difficultés est qu'à les en croire l'écriture introduite par Cadmos et transformée par Linos et Palamède aurait été déjà l'alphabet phénicien dont dérivait les lettres en usage en Grèce à l'époque archaïque, puis classique.

p. 1 Göttl. sont A, B, Γ, Δ, E, I, K, Λ, M, N, O, Π, P, Σ, T, Υ. D'après Hyg., *Fab.*, 277, Palamède trouve onze nouvelles lettres; avant lui d'autres avaient été découvertes par les Moires: A, B, H, T, I, Υ. (Roscher dans *Philol.*, 1901, propose de corriger en A, E, H, I, O, Υ, Ω, c'est-à-dire les sept voyelles); plus tard Simonide aurait introduit Ω, E, Z, Φ, et Épicharme Π, Ψ (voir à ce sujet le texte de Pline cité plus haut). Selon Max. Victor, *Ars*, 18, Palamède découvre H, Ψ, Φ, X; selon Myth. Vat., I, 35, et II, 200, le X; selon Servius (*ad Aen.*, II, 81) les trois aspirées, Θ, Φ, X; selon Suidas, ces trois lettres et le Z; selon Irénée (*c. Her.*, I, 15, 4), Palamède complète l'alphabet de Cadmos par des lettres servant à marquer les voyelles longues, qu'au contraire Théodose, *Gramm.*, p. 3 Göttl., attribue à Simonide. Tous ces témoignages, n'ont d'intérêt que dans la mesure où ils nous font connaître un état d'esprit sur la nature de l'invention de Palamède, aux temps classiques et postclassiques. D'un manuscrit à l'autre d'un même auteur il y a parfois, à propos des lettres dont l'invention est attribuée à Palamède, des variantes que pour cette raison nous n'avons pas cru devoir indiquer.

¹ Aristote, dans Pline, *N. H.*, VII, 57 (*Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 181, fr. 256, cité p. 73 note 1). Plut., *Quaest. conv.*, IX, 3 (cité note 3 page précédente). Vilhoison, *An. gr.*, II, p. 187, *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 3 b (cité note 3 page précédente). Sur l'introduction à Samos par Callistratos, au temps de la Guerre du Péloponnèse, de l'alphabet de 24 lettres adopté par Athènes sous l'archontat d'Euclide, voir Ephore (*Fragm. Hist. Graec.*, I, p. 270, fr. 128), Andron (*Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 348, fr. 7) et Pline, *H. N.*, VII, 57, 2. (cité p. 73 note 1).

Toutefois, à côté des traditions relatives à l'importation de l'alphabet de Phénicie, certains auteurs nous ont transmis quelques indications qui ont trait à l'existence en Grèce d'une vieille écriture indigène. Prométhée, le grand initiateur dans tous les domaines, se voyait naturellement attribuer un rôle dans l'invention de l'écriture¹; et nous venons de voir, dans les textes relatifs à Linos cités ci-dessus, que, d'après une des versions de la tradition, l'écriture de Linos était différente de l'écriture «phénicienne» de Cadmos et fut sa concurrente. Les Crétois, surtout, s'attaquaient à la tradition de l'invention de l'écriture par les Phéniciens: ils expliquaient, nous dit-on, le nom de φοινικήια γράμματα par celui du palmier, *phoenix*, dont les feuilles auraient été utilisées primitivement pour écrire²; ils affirmaient que l'écriture première aurait été inventée non en Phénicie, mais en Grèce, par les Muses, et transformée seulement par les Phéniciens³; à côté du nom de «lettres phéniciennes», Diodore rapportait le nom de «lettres pélasgiques», qui aurait été donné aussi à cette lointaine écriture de l'âge héroïque

¹ Sur Prométhée: Eschyle, *Prom.*, 460.

² Ménandre Eph. dans Bekker, *Anecd.*, p. 782, 17: Φοινίκηια τὰ γράμματα ἐλέγοντο, ὡς φησιν... Ἐτεωνεὺς καὶ Μένανδρος, ἐπειδὴ ἐν πετάλοις φοινικικοῖς ἐγράφοντο, ἢ, ὅπερ κρείττον ἐστὶν εἰπεῖν, ὅτι φοινίσσεται ὑπ' αὐτῶν ὁ νοῦς ἦτοι λαμπρύνεται. Suid., s. v. Φοινικήια γράμματα: Λυδοὶ καὶ Ἴωνες τὰ γράμματα ἀπὸ Φοίνικος τοῦ Ἀγήνορος τοῦ εὐρόντος· τούτοις δὲ ἀντιλέγουσι Κρηῖτες ὡς εὐρέθη ἀπὸ τοῦ γράφειν ἐν φοινίκων πετάλοις· Σκάμων δὲ ἐν τῇ δευτέρᾳ τῶν εὐρημάτων ἀπὸ Φοινίχης τῆς Ἀκταίωνος ὀνομασθῆναι. Dans ce passage, Scammon rattachait le nom des «lettres phéniciennes» à Phoenicé, fille d'Actéon; même indication dans Ménécrate (*Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 34, fr. 5). Selon Douris (*Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 473, fr. 16) le nom des lettres était dû à Phoenix, maître d'Achille. Une dernière tradition expliquait ce nom par le fait que les lettres étaient peintes, à l'origine, en pourpre; ainsi Euphronios dans Schol. de Denys le Thrace, *Gramm. graec.*, III, p. 148 Hilgard: Φοινίκηια τὰ γράμματα ἐλέγοντο... ὅτι μίλτω τὸ πρότερον ἐγράφετο ἢ ἐστὶ χρῶμά τι φοινίκειον.

³ Diod., V, 74, 1: Ταῖς δὲ Μούσαις δοθῆναι παρὰ τοῦ πατρὸς τὴν τῶν γραμμάτων εὐρεσιν καὶ τὴν τῶν ἐπῶν σύνθεσιν τὴν προσαγορευομένην ποιητικὴν. Πρὸς δὲ τοὺς λέγοντας ὅτι Σύροι μὲν εὐρεταὶ τῶν γραμμάτων εἰσὶ, παρὰ δὲ τούτων Φοίνικες μαθόντες τοῖς Ἑλλησι παραδεδώκασιν, οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ μετὰ Κάδμου πλεύσαντες εἰς τὴν Εὐρώπην, καὶ διὰ τοῦτο τοὺς Ἕλληνας τὰ γράμματα Φοινίκηια προσαγορεύειν, φασὶ τοὺς Φοίνικας οὐκ ἐξ ἀρχῆς εὐρεῖν, ἀλλὰ τοὺς τύπους τῶν γραμμάτων μεταθεῖναι μόνον, καὶ τῇ τε γραφῇ ταύτῃ τοὺς πλείστους τῶν ἀνθρώπων χρῆσασθαι καὶ διὰ τοῦτο τυχεῖν τῆς προσηρημένης προσηγορίας. Voir également le texte de Suidas cité dans la note précédente.

parce que les Pélasges auraient été les premiers à s'en servir¹. Orphée et aussi Pronapides, le maître d'Homère, nous dit-il, se seraient servis de ces lettres pélasgiques².

Par ailleurs, on trouve dans les auteurs grecs et latins quelques mentions de documents remontant, ou du moins passant pour remonter, à l'âge des héros, écrits en caractères anciens³. Ces prétendus documents de l'âge héroïque sont assurément, *a priori*, fort suspects, et la première réaction à leur égard doit être de méfiance, surtout lorsque les signes de cette lointaine écriture nous sont présentés comme assez semblables à ceux de l'alphabet grec ultérieur et comme pouvant être encore déchiffrés sans grand'peine par un Grec de l'époque classique, telle cette inscription du temps d'Amphitryon qu'Hérodote nous dit avoir vue, sur un trépied du temple d'Apollon Isménien à Thèbes de Béotie, en lettres «cadméennes» qui étaient fort semblables à celles des Ioniens⁴.

Mais certains d'entre eux, plus intéressants, nous sont présentés comme n'étant plus compréhensibles pour un Grec de l'époque classique. Tel est le cas d'une tablette de bronze couverte de signes, qui fut trouvée par Agésilas près d'Haliartos au temps de l'occupation spartiate de la Béotie, dans une tombe regardée comme celle d'Alcmène⁵. Une copie de cette tablette, qui était couverte de ca-

¹ Diod., III, 67, 1-5: Κοινῇ μὲν οὖν τὰ γράμματα φοινίκεια κληθῆναι διὰ τὸ παρὰ τοὺς Ἑλληνας ἐκ Φοινίκων μετενεχθῆναι, ἰδίᾳ δὲ τῶν Πελασγῶν πρώτων χρησαμένων τοῖς μετατεθεῖσι χαρακτῆρσι Πελασγικὰ προσαγορευθῆναι. Τὸν δὲ Λίνον ἐπὶ ποιητικῇ καὶ μελωδίᾳ θαυμασθέντα μαθητὰς σχεῖν πολλοὺς, ἐπιφανεστάτους δὲ τρεῖς, Ἡρακλέα, Θαμύραν, Ὀρφέα... Τὸν δ' οὖν Λίνον φασὶ τοῖς Πελασγικοῖς γράμμασι συνταξάμενον τὰς τοῦ πρώτου Διονύσου πράξεις καὶ τὰς ἄλλας μυθολογίας ἀπολιπεῖν ἐν τοῖς ὑπομνήμασιν. Ὁμοίως δὲ τούτοις χρήσασθαι τοῖς Πελασγικοῖς γράμμασι τὸν Ὀρφέα καὶ Προναπίδην τὸν Ὀμήρου διδάσκαλον, εὐφυῆ γεγονότα μελοποιόν. Sur la tradition relative aux Pélasges introduisant l'écriture en Italie, voir déjà nos indications à la p. 69 note 2.

² Diod., III, 67 (cité note précédente).

³ Hér., V, 59 (cité p. 74 note 1), Démosth., *Neaer.*, 1370 fin. Liste des prêtres d'Halicarnasse, dans *Syll.*³ 1020, *Chronique de Lindos* (cité p. 74 note 2: caractères «phéniciens» du temps de Cadmos). Diod., IV, 56, 6: caractères «anciens» du temps des Argonautes; et V, 58, 3: caractères «phéniciens» du temps de Cadmos. Pline, *H. N.*, XIII, 27: prétendue lettre de Sarpédon. Tac., *Ann.*, IV, 43: inscription de l'époque du Retour des Héraclides. Paus., I, 43, 8; IV, 26, 4-8; VIII, 14, 6. Ampelius, *Lib. mem.*, 8.

⁴ Hér., V, 59 (cité p. 74 note 1).

⁵ Plut., *de gen. Socr.*, V, 7; voir A. J. Evans, *Scripta*, I, p. 107.

ractères étrangers d'apparence et analogues, semblait-il, aux caractères égyptiens, fut envoyée par Agésilas au roi d'Égypte, et le prêtre égyptien Chonouphis fit des recherches, nous est-il rapporté, pendant trois jours avant de reconnaître—ou du moins d'affirmer—, que l'écriture était du temps du roi Protée, c'est-à-dire de l'époque de la Guerre de Troie, et contenait une invitation à fonder un concours en l'honneur des Muses.

Le plus curieux et le plus célèbre de tous ces textes est la chronique dont Dictys de Crète, un compagnon d'Idoménée, passait pour être l'auteur. On connaît l'histoire de cette chronique, dont une traduction latine est parvenue jusqu'à nous, mais dont un passage tiré de la version grecque a été révélé en 1907 par un papyrus de Tebtunis. L'original, écrit en caractères inconnus, fut trouvé, disait-on, en Crète dans une tombe mise au jour par un tremblement de terre. Il fut porté à Néron et, les caractères ayant été reconnus comme phéniciens, confié à des Phéniciens qui le traduisirent en grec¹. Que la version grecque de cette chronique, et par conséquent la traduction latine que nous en possédons, soient le résultat d'une fabrication érudite, nous avons bien des raisons de le soupçonner; ce qui n'empêche pas qu'elles peuvent contenir certaines indications intéressantes, remontant à des sources aujourd'hui perdues. Relevons une fois encore, de toute manière, le fait que ce prétendu écrit de Dictys, qui devait être une inscription minoenne découverte fortuitement dans un tombeau ou quelque autre ruine, passait pour avoir été déchiffré par des Phéniciens; ce qui implique la croyance que l'écriture avait bien pu se transformer en Grèce depuis l'âge héroïque, sans pourtant qu'une écriture entièrement nouvelle vînt supplanter un système plus primitif, ou du moins que cette écriture de l'âge héroïque était déjà d'origine phénicienne².

S'il n'était pas inutile, croyons-nous, de récapituler rapidement ces traditions, qui peuvent contenir quelques éléments de vérité comme nous avons vu que c'est le cas pour l'Italie, il serait assurément prématuré d'en vouloir tirer dès à présent des conclusions trop précises et définitives. Car nous n'avons pas en mains le mo-

¹ Sur le Pseudo-Dictys, voir A. J. Evans, *Scripta*, I, p. 108 suivv., et Th. W. Allen, *Homer, Origins and Transmission*, p. 146 suivv.

² Voir nos indications ci-dessus, p. 76 suivv.

yen de les interpréter avec sûreté et d'y faire le départ entre la vérité et l'erreur. Dès maintenant, toutefois, l'attention paraît devoir se porter sur deux indications.

Tout d'abord il convient de noter le rôle attribué par la tradition à Cécrops, à Io, à Danaos et surtout à Cadmos, dans l'invention, l'importation ou la transformation de l'écriture à l'âge héroïque, maintenant que nous savons qu'Io et ses descendants ne sont pas des personnages purement fabuleux et qu'il nous est possible de les dater de manière précise, ainsi que Cécrops, de la fin de l'époque hyksôs (1650-1580 environ). De fait, c'est bien au temps des Hyksôs et au contact de l'Égypte, nous le savons, que se sont faites les recherches en vue de parvenir à une écriture simplifiée, qui ont fini par aboutir à l'alphabet consonantique phénicien. On peut se demander s'il ne faut pas rapprocher de manière plus particulière la tradition ci-dessus rapportée relative à Io et les tablettes pseudo-hiéroglyphiques de Byblos, où M. E. Dhorme a pu lire les noms d'Aphob et d'Apis¹. Qu'un nouveau système d'écriture, ou du moins un principe nouveau d'écriture, transformant un système plus ancien, ait été alors d'Orient introduit en Crète et en Grèce, est chose fort possible, probable même, encore qu'elle reste à préciser dans le détail. Car c'est à la fin de l'époque hyksôs que l'écriture linéaire crétoise fait son apparition en Crète, avant de se répandre en Hellade, cependant que le disque de Phaestos, vers le même moment, au MM III B, nous présente une tentative d'écriture différente. La part de survivance d'une écriture égéenne plus ancienne—elle aussi attestée par l'archéologie—, qui aurait persisté selon certaines traditions dans l'écriture nouvelle, est à relever, croyons-nous, de même que le rôle qui était attribué à Io et à ses descendants. Il apparaît en effet que les innovations dans le domaine de l'écriture à l'époque hyksôs et dans les siècles qui suivent, furent le résultat d'un ensemble complexe de contacts et d'échanges entre différents peuples et différentes civilisations de l'Orient méditerranéen. Les analogies que présentent, pour certains signes, les premières écritures de Crète et d'Hellade avec les écritures égyptienne et phénicienne, ont été déjà souvent discutées. Les liens des écritures linéaires créto-mycéniennes avec l'Orient en ce qui concer-

¹ Sur Io, Epaphos et Apis voir notre étude déjà citée dans *Syria*, XXIX (1952), p. 1 suivv.

ne la forme des signes, et aussi en ce qui touche le principe même de l'écriture, devront être étudiés de plus près.

S'il y eut alors importation d'un système nouveau, ou du moins influence d'un principe nouveau sur un système d'écriture plus ancien, il ne faut pas s'étonner que ce ne soit pas l'alphabet phénicien tel que nous le voyons définitivement constitué au XIII^e siècle dans l'inscription du tombeau d'Ahiram, qui est importé en Grèce. Car non seulement l'alphabet consonantique des Sémites était inapte à transcrire toutes les langues et notamment le grec mais ensuite et surtout à l'époque hyksôs le principe de l'alphabet, même consonantique, ne s'était pas encore complètement dégagé et affirmé, comme l'attestent les inscriptions pseudo-hiéroglyphiques de Byblos. Pour ce qui est de la forme des lettres, d'autre part, l'écriture cunéiforme d'Ugarit nous montre qu'au XIV^e siècle l'alphabet de Byblos tel que nous le trouvons dans l'inscription d'Ahiram ne s'était pas encore imposé dans la région syrienne elle-même.

En ce qui concerne la survivance de l'écriture de l'âge héroïque dans l'alphabet phénicien en usage dans la Grèce archaïque, puis classique, nous avons vu que la tradition semble l'impliquer de manière très nette, avec de simples modifications de détail. Cette indication, assurément, nous surprend et fait difficulté. Car, jusqu'à présent, l'archéologie ne semble pas en donner confirmation, et paraît tout au contraire l'exclure. Il y a un très long hiatus entre les dernières inscriptions créto-mycéniennes parvenues jusqu'à nous, et les premières inscriptions alphabétiques du VIII^e siècle; le passage d'un système d'écriture à l'autre nous échappe, à supposer qu'il y ait eu passage, et les analogies entre les deux systèmes d'écriture, si analogies il y a, sont certainement bien moindres que les transformations quant aux signes et, plus encore, semble-t-il, quant au principe de l'écriture. A Chypre, d'autre part, nous voyons se maintenir jusqu'au II^e siècle un syllabaire, et, quoique'il y ait, là aussi, un hiatus après l'époque mycénienne, ce syllabaire chypriote, bien plus que l'alphabet grec archaïque, paraît dériver de l'écriture créto-mycénienne qui fait son apparition en Chypre au XIV^e siècle.

Le passage de l'écriture créto-mycénienne à l'écriture alphabétique en Grèce, et les conditions de l'adoption par les Grecs de cette écriture alphabétique aussi bien que sa date exacte, sont encore des problèmes fort obscurs. Y eut-il transformation, ou au contrai-

re complète rupture, voire solution de continuité? Et faut-il concevoir, en ce cas, que, du fait des origines phéniciennes de Cadmos, et peut-être aussi par suite d'une confusion qui s'établit entre le Cadmos fils d'Agénor et un Cadmos de Milet plus tardif¹, les lettres «cadméennes» et «pélasgiques» furent confondues avec les lettres «phéniciennes» de l'alphabet grec proprement dit? On peut espérer que les progrès de la recherche dans les années qui viennent jetteront sur ce point quelque lumière.

JEAN BÉRARD

Paris

Note additionnelle.—Depuis le moment où cet article fut rédigé dans les premiers mois de 1952, bien des progrès ont été faits dans notre connaissance des premières écritures du bassin. Nos lecteurs en connaissent déjà sans doute l'importance. Cependant que les tablettes inscrites qui avaient été antérieurement trouvées en Crète et à Pylos de Messénie faisaient l'objet de publications complètes et étaient analysées plus minutieusement, de nouvelles tablettes ont été découvertes à Mycènes et à Pylos de Messénie. D'autre part, tandis que V. Georgiev a dirigé sa recherche sur une couche linguistique «pélasge» antérieure au grec, les efforts de V. Ventris et de J. Chadwick ont abouti tout dernièrement (*Journ. Hell. Stud.*, LXXIII, 1953) à proposer un système de déchiffrement du linéaire B et à reconnaître du grec dans la langue qu'il servait à inscrire en Crète comme à Pylos.

¹ Voir notamment un texte de Suidas, s. v.: Κάδμος ὁ Μιλήσιος εὐρετὴς τῶν γραμμάτων... Κάδμος, Πανδίωνος, Μιλήσιος, ἱστορικός, ὃς πρῶτος κατὰ τινας συγγραφὴν ἔγραψε καταλογάδην, μικρῶ νεώτερος Ὁρφέως. Συνέταξε δὲ κτίσιν Μιλήτου καὶ τῆς ὅλης Ἰωνίας ἐν βιβλίῳ δ'. "Ὅτι τὸν Κάδμον φασὶ πρῶτον ἐς τὴν Ἑλλάδα κομίσαι τὰ γράμματα, ἅπερ πρῶτοι Φοίνικες ἐφεῦρον. Cf. Vilhoison, *An. gr.* II, p. 187 (cité p. 76 note 3). Sur ce Cadmos de Milet, que certains auteurs plaçaient en plein âge héroïque cependant que d'autres le situaient bien plus tard, et dont l'existence même est incertaine, voir notamment Schmid-Stählin, *Gesch. der Griech. Lit.*, Munich, 1929. I, p. 691 suiv.